

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VIII.

No. 46.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 15 NOVEMBRE 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Echos, par A. G.—Discours prononcés à la Convention de l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa.—Choses et autres.—Une fille laide (suite).—Les prisons de Paris, sous la Commune (suite).—Les femmes instruites.—Le dernier tremblement de terre.—Faits divers.—Prix du marché de détail à Montréal.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES: Mountain Mills. Baie de Quinté; La guerre d'Orient: Assaut de la redoute de Grivitzka, Plevna, par les Roumains; Le voyage du Gouverneur-général à Manitoba: Vues de Winnipeg; La mère est malade, d'après le tableau de Chierchi.

ECHOS

Le général Grant a été très fêté en France. C'est à Paris et Versailles qu'il a voulu terminer sa tournée officielle en Europe. Il a été l'objet de démonstrations enthousiastes à Paris, comme à Londres, à Bruxelles, à Berlin, etc. A distance, on reste épaté devant un spectacle de cette nature. Quel titre a donc le général Grant aux hommages de l'Europe? Il faut croire qu'on n'est pas moins dupe du clinquant là-bas qu'en Amérique. Il paraît que M. Grant est maintenant rassasié de réceptions. En pacha repu, il a déclaré son intention de renoncer à cette vie enchantée, pour continuer sa promenade *in-cognito*. C'est très-honnête de sa part. S'il a plus d'esprit qu'on ne lui en a jamais supposé de ce côté de l'Atlantique, il a dû se moquer, *in petto*, des adulations de ces bons Parisiens à l'adresse d'un homme qui sympathisait ouvertement, en 1870, avec les ennemis de la France. Quel peuple spirituel que le peuple français! L'ami, le partisan de la Prusse, l'ex-président qui applaudissait, il y a quelques années, aux exploits de Guillaume et de Bismark, a été reçu et acclamé par tout le monde officiel français! Qu'on a donc de l'esprit en France!

Il y a eu, lundi, le 5 novembre, une réception brillante à l'évêché de Montréal. Son Excellence Mgr. Conroy, Délégué Apostolique, assistait à cette réunion. Sa Grandeur Mgr. Fabre fit, avec sa grâce accoutumée, les honneurs du salon épiscopal. Parmi les visiteurs, on remarquait plusieurs personnalités importantes de notre monde littéraire et politique, entre autres l'hon. M. Chauveau, que Montréal

est heureux d'avoir enlevé à Québec; l'hon. M. Trudel, MM. Cherrier, Jetté, Desjardins, etc., et, parmi les ecclésiastiques, le Rév. M. Hamel, de l'Université-Laval, M. l'abbé Verreau, M. l'abbé Sorin, du Séminaire, etc. Plusieurs de nos concitoyens protestants étaient aussi présents.

Ces réceptions du premier lundi du mois, au palais épiscopal, voient ainsi réunie, d'ordinaire, une société appartenant à la meilleure classe de la population. C'est une innovation excellente due à Mgr. Fabre, et qui ne tardera pas, probablement, à être imitée ailleurs.

L'attention du monde entier se porte en ce moment vers le parlement de Versailles, dont la session s'est ouverte la semaine dernière. La situation est embrouillée, et ce n'est pas le télégraphe qui l'éclaircira pour les lecteurs américains. Voici les principales nouvelles transmises par le câble depuis le 5 novembre.

Le ministère envoya sa démission au maréchal MacMahon. Celui-ci appela M. Pouyer-Quertier pour former un nouveau cabinet. M. Pouyer-Quertier échoua. Le Président rappela M. de Broglie, qui est encore en charge présentement.

Il est évident que le camp ministériel est dans le désarroi. L'Univers, qui avait soutenu le gouvernement pendant les élections, le renie aujourd'hui, et conseille aux catholiques de l'abandonner. Comment se terminera cette crise? MacMahon fera-t-il un coup-d'Etat?

L'enquête devant la Commission des Pêcheries, à Halifax, ne se terminera pas, dit-on, avant un mois.

On annonce que le parlement de Québec se réunira le 15 décembre.

A. G.

DISCOURS

PRONONCÉS A LA CONVENTION DE L'INSTITUT-CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA

Discours prononcé par l'hon. M. CHAUVÉAU :

Monsieur le Président de l'Institut,

Milord, Milady, Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Les grands hommes qui ont découvert et colonisé notre pays, comme autrefois César, ont fait l'histoire de leurs voyages, de leurs combats, de leurs conquêtes.

Comme le vainqueur des Gaulles, Jacques Cartier et Champlain nous ont laissé leurs commentaires écrits dans le style simple, énergique et naïf de leurs époques respectives; Jacques Cartier dans la langue de Rabelais, Champlain dans celle de Montaigne et de saint François-de-Sales.

Avec quel plaisir ne lit-on pas encore aujourd'hui ces glorieuses chroniques où se trouve en germe la future grandeur de notre pays, où brille l'aurore de cette partie de notre histoire que lord Elgin a si bien caractérisée en l'appelant l'âge héroïque du Canada!

Chacun des endroits devenus célèbres depuis où se livrèrent maints combats, où s'élevèrent aujourd'hui nos grandes villes, où ont existé ces nombreuses forteresses que la main du temps et l'incurie des hommes ont presque toutes détruites; chacun de ces endroits a été décrit et comme marqué d'avance d'un sceau prophétique dans le récit des voyageurs, des guerriers, des missionnaires, qui ont été nos premiers écrivains, nos premiers historiens, et qui auraient pu mettre pour épigraphe à leurs livres: *Quorum pars magna fui*.

Or il se trouve que Champlain, dans la relation du voyage qu'il eut la hardiesse de faire en 1613, c'est-à-dire il y a deux cent soixante-quatre an-

nées, jusqu'au *Lac des Allumettes* à la recherche de la grande mer du Nord, a parfaitement décrit l'endroit où s'élève aujourd'hui la capitale de la Confédération canadienne.

Rien n'y manque: ni la rivière qui vient du nord, ni celle qui vient du sud et qui à son entrée fait voir une chute d'eau admirable, et qui toutes deux se jettent dans la grande rivière à l'endroit où se trouvent un promontoire et une autre grande chute d'eau au bas d'une quantité de petites îles, chute qui, ajoute-t-il, "tombe avec une telle impétuosité qu'il s'y est causé par succession de temps un large et profond bassin, si bien que l'eau courant là dedans circulairement et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent *Asticou*, qui veut dire *Chaudière*."

Puis il décrit la cérémonie que les sauvages se croyaient obligés de faire dans ce lieu, leurs chants, leurs danses au pied de la grande chute, le sacrifice qu'ils offraient au génie de cet endroit, dont la beauté, la majesté, la sublimité frappaient d'une superstitieuse terreur ces âmes incultes et naïves.

Longtemps, longtemps encore après Champlain, les échos de l'Ottawa ne répétèrent que le bruit de ses dangereux rapides, de ses chutes imposantes, que le cri de guerre de l'Indien, que les chants de nos hardis voyageurs.

Puis, après avoir porté sur ses eaux les riches dépouilles des animaux sauvages, ces fourrures que l'on échangeait contre l'eau-de-vie et les armes à feu, il porta bientôt et les chênes et les pins géants enlevés à nos forêts vierges.

Au commencement de notre siècle, à peu près deux cents ans après la première description de l'Ottawa donnée par Champlain, il n'y avait encore qu'une petite bourgade à l'endroit où devait s'élever Bytown.

Plus tard, une ville bien petite et bien modeste est fondée par l'homme entreprenant et intelligent à qui nous devons le canal du Rideau. Quelques marchands, quelques ouvriers, quelques soldats formaient la population à laquelle s'ajoutaient de temps à autre les troupes bruyantes de nos voyageurs et de nos forestiers.

Puis un jour la petite ville changea le nom de son fondateur pour celui du fleuve qui coule à ses pieds, et devint la capitale d'une bonne moitié de l'Amérique du Nord.

En adressant la parole aux membres de l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa, il m'est impossible de ne pas songer qu'ils renouvellent aujourd'hui, dans une certaine mesure, la prise de possession qui fut faite il y a si longtemps, de ce promontoire, de ce site qui ne le cède en beauté qu'à un seul autre en Amérique, celui de la ville fondée par Champlain lui-même sur les bords du Saint-Laurent.

Non pas qu'aujourd'hui ce site, cette ville, ce vaste territoire doivent appartenir à eux seuls, non pas qu'ils doivent voir avec jalousie ceux d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion qui, pénétrant presque de suite après la conquête dans l'intérieur du pays, y ont fondé cette grande et puissante province d'Ontario; mais bien parce qu'au centre de la Confédération, sur les confins des deux provinces les plus importantes, il leur convient d'affirmer l'existence de la vitalité de leur nationalité, et parce qu'ils ne sauraient le faire d'une manière plus heureuse et plus inoffensive qu'en élevant ce nouveau sanctuaire aux lettres françaises sur la rive sud de l'Ottawa.

Déjà de nombreux monuments, églises, collèges, couvents, hôpitaux, écoles de toute sorte se sont groupés comme par enchantement autour des magnifiques édifices qui font l'orgueil de notre nouvelle Puissance; déjà nos compatriotes ont pris dans le commerce, dans l'industrie, dans la politique de la nouvelle capitale, dans la colonisation des deux rives de l'Ottawa, une part importante; ils consacrent aujourd'hui tous ces progrès, ils complètent leur organisation sociale en couronnant les travaux d'un groupe ardent, intelligent et persévérant de jeunes littérateurs, en réalisant ce qui était depuis si longtemps le rêve de leur ambition si noble et si désintéressée.

Permettez-moi de vous le dire, Messieurs de l'Institut, vos progrès ont étonné les autres sociétés littéraires qui ont répondu à votre appel, et qui sont venues assister à votre triomphe tout en vous enviant votre succès. Elles se demandent comment, avec si peu de ressources apparentes, avec tant d'obstacles à vaincre; comment au milieu de tant d'autres préoccupations, de tant d'autres sujets de distraction, vous avez pu faire si bien et si vite un aussi grand travail.

La réponse est facile; elle se trouve dans trois mots qui mériteraient bien d'être votre devise: Union, Dévouement, Persévérance.

L'union vous a permis de concentrer vos efforts, de les diriger vers un même but.

Que de chose du même genre ont été tentées ailleurs et qui n'ont point réussi ou qui, après avoir eu un commencement, un semblant de succès, sont tombées, ont disparu parce que l'on s'est divisé, parce que l'on a éparpillé ses forces, parce que l'on s'est défié les uns des autres, parce que l'on a cherché à aggraver les dissentiments résultant des tendances de l'esprit humain qui ne sauraient en toutes choses être les mêmes! N'est-ce pas assez, messieurs, que de revendiquer une même origine, que de parler une même langue, que de croire aux mêmes dogmes, que d'aimer de tout notre cœur une même noble et belle patrie, faut-il, parce que les uns auraient quelque préférence pour une école littéraire ou politique, d'autres pour une autre, se diviser et laisser incomplet le monument élevé au prix de tant de peines et de sacrifices?

Pour vous tenir aussi unis, que de générosité mutuelle, que de délicates attentions, que d'ingénieuses précautions il a fallu que vous apportiez constamment les uns envers les autres! Se ménager, se concilier, se combattre même sans se blesser, que cela est difficile, et cependant que cela est essentiel!

La condescendance, le bon vouloir réciproque, ce n'est rien en apparence: c'est tout en réalité.

Du reste, ce sujet est un de ceux sur lesquels il faut glisser et ne pas appuyer. Le silence, la discrétion sont les plus sûres garanties de la paix et de la concorde. Je me hâte donc de passer au second talisman qui a contribué à vos merveilleux succès.

Le dévouement! Oh! me dira-t-on, le dévouement envers les choses de l'art, de la science, de la littérature, cela est bien facile, cela va de soi-même pour peu que l'on ait l'esprit bien fait et le cœur bien placé. Qu'y a-t-il de plus fascinateur que l'éloquence et la poésie? de plus enivrant que la musique, de plus absorbant que les sciences morales et politiques, de plus intéressant que les recherches historiques ou scientifiques?

Cela est vrai, messieurs, une fois que l'on s'y est livré. La chose, pour un grand nombre d'entre vous, paraît heureusement toute naturelle.

Mais regardez autour de vous, écoutez les bruits qui s'élèvent de toutes parts. Écoutez, vous le pouvez maintenant sans danger, écoutez un instant les voix impérieuses et tumultueuses, qui poussent tant de gens soit vers les labours asservissants de la cupidité, soit vers l'amour effréné des jouissances grossières, et dites-moi s'il n'y a pas quelque mérite à passer la tête haute et le cœur libre entre ces deux écueils de la société moderne?

N'y a-t-il pas à notre époque et sur notre continent comme un culte de la fortune, comme une réprobation dédaigneuse de tout ce qui ne rapporte pas un profit matériel immédiat?

Et pour le fouler aux pieds ce culte, pour la braver cette réprobation froide et pour bien dire silencieuse, pour consacrer, malgré cela, des heures et des journées à la culture purement littéraire, philosophique ou artistique de son intelligence; pour tenter de propager ces goûts autour de soi, eh! bien, il faut du dévouement!

Ceux-là le savent, à qui l'on a souvent jeté avec dédain le titre de rêveur! Ceux-là le savent qui, voulant le progrès intellectuel, ont souvent entendu demander autour d'eux: A quoi tout cela sert-il? Qu'est-ce que cela rapporte?

Messieurs, vous le savez sans doute vous-mêmes, vous avez dû trouver des résistances, prêcher bien des incrédules, triompher de bien des hésitations avant d'en arriver où vous êtes aujourd'hui.

Vous étiez peu nombreux dans le principe; vous aviez peu de ressources; en cela peut-être a été le secret de votre force. Chacun de vous s'est dit que de toute nécessité, la valeur devait suppléer au nombre, que ce n'était qu'en multipliant ses efforts qu'il atteindrait le but commun.

Vous vous êtes dit qu'il y avait dans une œuvre humble en apparence, d'une utilité douteuse aux yeux de quelques-uns, un grand résultat à obtenir; qu'il y avait à conquérir dans la capitale du Canada, sur les confins d'une autre province, un poste d'honneur pour notre race et notre langue.

Notre langue, messieurs, ah! que de fois, depuis plus d'un siècle, a-t-on prédit qu'elle allait disparaître! Que de fois on a voulu la perdre! Que de fois on nous a invités à l'abandonner, à la dédaigner pour une autre langue dont on ne nous vantait point l'incontestable beauté, mais que l'on nous présentait comme plus utile au